

## **Vers Karlshagen ..... Ile d'Usedom**

**Le 16 Octobre 1944 au matin, nous quittons les blocks 37 et 38, après la quarantaine de discipline. On nous conduit à un block voisin où on nous sert une soupe délicieuse à base de verts de betteraves ; l'on mangeait à tour de rôle par 50 dans la même "cuvette" : c'était le genre de gamelle. Comme nous étions tous affamés, comme de véritables cochons, nous buvions à la gamelle car les cuillères étaient inconnues à ce moment-là. Si par miracle, un moment de rutabaga venait à se faire voir, on le prenait délicatement avec les doigts pour mieux l'apprécier, bien entendu en vitesse car les camarades attendaient impatiemment "la cuvette", redoutant d'arriver trop tard à la distribution.**

**Puis ce fut le rassemblement sur la place, l'interminable appel, la mise en route, le passage par la grande sortie où il ne fallait pas oublier de se découvrir devant les sentinelles et les gradés S.S. . Nous quittions Sachsenhausen le camp maudit, avec un profond soupir de soulagement. Hélas ! Nous pensions avoir doublé le mauvais cap, les gardiens nous ayant certifié que nous allions travailler, que nous serions mieux traités et surtout, que nous aurions plus à manger. Cette amélioration de la pitance était pour nous le summum du bonheur et de l'espérance. Aussi allions-nous d'un pas rapide, un peu forcé mais que nous voulions lesté malgré la faiblesse et les tristes claquettes à semelles de bois. Puis c'est l'embarquement dans un coin isolé de la gare d'Oranienbourg à 80 par wagons ; nous voilà entassés et le train file vers une destination inconnue. 30 heures de voyage sans incident avec un seul arrêt pour la distribution d'un "casse-croûte". Quelle gentillesse et nous croyions vraiment en un sort meilleur. Enfin l'arrivée dans une petite gare, en pleine nuit et le débarquement se fait à toute vitesse au milieu des hurlements, des vociférations et des coups de crosse des chleus. Rassemblement par cinq, encadrés soigneusement de boches armés et porteurs de grosses lampes nous sommes conduits pire qu'un troupeau. Les coups de crosse et de matraque pleuvent dru comme grêle : des camarades tombent pour ne plus se relever et les survivants les piétinent car il est dangereux de s'écarter de la colonne. Et voici le camp où pour notre arrivée avaient été construits deux blocks supplémentaires portant les numéros 5 et 6. Je sus plus tard que notre nouveau domicile s'appelait Karlshagen situé dans l'île d'Usedom à l'embouchure de l'Oder. Ou encore Peenemünde centre d'expérimentation des armes secrètes pour l'Allemagne. Nous étions bien servis comme camp.**

**Nous sommes placés dans un block et affectés à un "lit" : 3 couchettes superposées mesurant environ 60 centimètres de large. Nous recevons une bonne soupe, un tiers de pain, une gamelle de patates. C'était le paradis,**

d'autant mieux que quelque temps après nous recevions des sandwiches soit au pâté, soit au fromage. Nous débordions de joie, nos estomacs également et nous avons goûté sur nos pénibles paisibles paillasses une excellente nuit. Le lendemain matin : café et pain ; midi : soupe ; soir : soupe, patates, saucisson et un petit bout de margarine. Chacun avait un large sourire surtout que toute la journée l'on nous avait laissé royalement la paix.

Le jour suivant, après le café, rassemblement : on nous explique que nous allons travailler sous la direction de types internés comme nous, appelés "Kapos" mais en ayant soin de préciser que nous leur devons entière obéissance. C'est donc le coeur content que nous nous préparions à travailler nous disant que nous serions tranquilles avec les boches puisque ce seraient des camarades internés comme nous qui dirigeraient les travaux et nous surveilleraient ; tragique et cruelle illusion. Ces kapos dont la plupart étaient des allemands venaient des internés politiques pour opposition au régime et portaient comme nous un écusson rouge, soit des condamnés de droit commun.... pillards, voleurs, assassins, qui portaient un triangle vert, soit les insociables qui étaient ceux du marché noir, des moeurs douteuses et portaient un triangle noir. Les kapos venaient aussi des polonais, des hollandais, mais rarement des français : et presque jamais des russes qui se contentaient d'être des sous-kapos exécutant toutes les bassesses des kapos ; il me faut préciser que ces russes étaient des ukrainiens qui trahissaient même leurs propres congénères.

Voilà don le triste ramassis de gens qui allaient nous diriger et avaient sur nous tous les droits même celui de nous tuer. Comme ils n'avaient pas d'arme mais de solides matraques, je n'ai pas besoin d'insister pour préciser à quelle douce mort était voué celui qui avait le malheur de leur déplaire et bien souvent sans raison aucune.

Les premiers 15 jours ne furent pas trop durs ; dans la chambre nous avions la tranquillité : un camarade avait été désigné pour remplir les fonctions de chef de chambre. Les nourritures étaient servies pour un nombre déterminé d'hommes et le partage se faisait entre nous. Ah ! Ce partage ! Quel problème ! On touchait un pain pour 6 et on cherchait le plus adroit pour faire les parts ; les uns faisaient la distribution par tirage au sort, d'autres mesuraient avec un bout de bois et enfin des plus ingénieux avaient trouvé le moyen de fabriquer une petite balance suspendue.

Le tirage au sort se faisait de la façon suivante : les parts étaient déposées sur un lit ou par terre, un camarade se retournait pendant qu'un autre mettant le doigt sur un morceau posait la question : pour qui ? Où en étions-nous arrivés ? Très pénible, mais cela était obligé car le pain était toute notre vie et la seule chose solide que nous incorporions.

Chaque matin de très bonne heure c'était le réveil, le rangement de la paillasse, des couvertures, le nettoyage du block et notre toilette ; puis venait le café et la maigre ration de pain. Rassemblement dans la cour pour un appel qui durait parfois des heures. Cet appel devait se faire espacé par 5 et par 30 bien en ligne et sans bouger. Les kapos nous comptaient, le chef de block recomptait, le chef de tous les blocks recomptait. Puis arrivaient les S.S. : un ordre bref, il fallait enlever les calots. Un chef S.S. accompagné d'un secrétaire S.S. et du chef de tous les blocks re et recomptait. Quelle joie lorsqu'il tombait juste du premier coup. J'avais omis de vous préciser que le fameux chef de tous les blocks était un kapo monté en grade pour bons services et je ne crois pas devoir insister sur sa gentillesse envers nous, encore moins sur sa douceur. Un nouvel ordre, remise des calots, re alignement et en route pour les kommandos de travail. Toujours debout par le vent, la pluie, la neige, nous attendions tout à tour pour passer la porte du kommando. Là encore re comptage et flanqués de boches armés en route vers le travail.

Le camp se trouvait près du camp d'aviation et comme de grands bombardements avaient eu lieu, il nous fallait reboucher les trous, casser les morceaux de ciment des pistes, débarrasser les débris de maisons, d'usines, tirer du sable sur les bords de la mer Baltique, décharger les péniches de ciment, de briques, de chaux, etc.... Le tout pour servir à la reconstruction de l'île. Ces premiers 15 jours furent assez supportables et la vie s'organisait tant bien que mal : ce furent les seuls beaux jours de captivité.

Un soir en rentrant de kommando, une fâcheuse nouvelle nous est annoncée : un kapo est nommé chef de chambre à la place de notre camarade ; ce fut un coup mortel. Combien de camarades sont morts de ce changement brutal. Nous n'eûmes plus un seul instant de tranquillité : dans toutes les chambres, ce n'étaient plus que cris, coups et brutalités inimaginables. Chaque kapo allait à l'envie et c'est à celui qui aurait la chambre la mieux tenue, les lits les mieux faits, les hommes les mieux alignés et les plus nombreux au travail. Pensez donc, les lits et les oreillers devaient former un carré impeccable, la paillasse bien plate. Nous faisons de notre mieux mais ce n'était pas une petite histoire avec des copeaux qui se tenaient toujours plus haut ou plus bas dans cette paillasse. Combien aussi sont morts par la faute de ces copeaux rétifs et des carrés impossibles à réaliser. A l'inspection, il y avait toujours des punitions très graves : suppression de pain et même suppression totale de nourriture pour la journée.

Et plus souvent encore c'était la matraque qui donnait la danse avec une mise en scène parfaite : on mettait le camarade sur une sorte de sellette, pantalon baissé, ventre sur la sellette ; un kapo se mettait à califourchon sur

la tête, un autre maintenant fermement les pieds ; un troisième matraquait de toutes ses forces sur le derrière par une sorte de gros gourdin fait avec du câble électrique. La chair éclatait, le sang giclait, parfois des morceaux de chair collés au gourdin et plus le camarade hurlait de douleur, plus les kapos avaient de joie. Sadisme de ces tortionnaires, plats valets des S.S., exécuteurs de leurs oeuvres féroces et cyniques. En écrivant ces lignes, je pense à mon camarade Lucien qui connut plus souvent qu'à son tour les douceurs de la sellette à la chambre 9 ; par bonheur, il est rentré malgré ces coups qui l'ont parfois laissé pantelant. Ainsi donc avec ces kapos comme chefs de chambre nous étions devenus de véritables bêtes traquées ; le matin il fallait partir tout nu pour se laver par n'importe quelle température, ce qui n'était pas fait pour arranger les copains qui avaient la poitrine un peu faible. Dans la journée travail harassant quel que soit le temps avec pour nourriture une pinte d'eau bouillie au midi. Inutile de rappeler que les kapos prélevaient sur nos maigres pitances une large part de seigneur et étaient aussi gras que nous étions maigres.

J'ai vu par une température glaciale faire déshabiller un camarade qui ne pouvait plus travailler tant il souffrait de froid et de maladie, lui faire prendre une pelle et lui dire de se réchauffer en travaillant. Dans l'impossibilité de s'exécuter, ces bons messieurs le réchauffèrent à la matraque. La suite se fit au crématoire.

Il y avait sur le terrain d'aviation une équipe qui s'occupait uniquement du camouflage des avions avec des filets spéciaux. Cette équipe était composée de 9 russes et d'un juif gardés par une seule sentinelle. Un beau jour cette équipe bien résolue tua la sentinelle monta dans l'avion et prit rapidement de l'air. Petite histoire bien courte, incroyable mais pourtant bien exacte ; le pilote devait être un as car il fit un démarrage vent dans le dos.

Les plus heureux furent tous ceux de mon kommando qui héritèrent de la soupe des fuyards et surtout de la belle réussite de cette évvasion. Mais hélas les brutalités et les vexations redoublèrent. Il n'y avait eu jusqu'à ce moment-là qu'une seule évvasion, celle d'un hollandais qui fut d'ailleurs repris, abattu dans le camp et nous dûmes tous défiler devant son corps. Les moments d'alerte n'étaient pas gais non plus d'autant plus que c'était toujours qu'ils se produisaient. Il y avait le premier avertissement : aussitôt toutes les lumières s'éteignaient et il fallait dans le noir s'habiller, se chausser, rester debout au pied du lit et attendre le deuxième avertissement pour partir aussitôt à l'abri parfaitement inutile par sa médiocrité.

Il arrivait qu'un long temps entre le 1er et le 2ème signal et parfois même le 2ème ne venait jamais. Il est arrivé que des camarades s'étaient bien levés et habillés mais ne s'étaient pas chaussés et s'étaient remis sous les

**couvertures. Par malheur le chef de block est passé avec un kapo visiter les lits ; il a trouvé 7 ou 8 hommes allongés, a pris note de leur numéro car le 2ème signal sonnait. Mais après l'alerte les camarades ont dû se rendre à la chambre 8 où s'est déroulée une scène comme je n'en avais encore jamais vue. Les camarades furent liés sur la sellette et quatre kapos tapaient en croisillon sur leur derrière. Du sang et des débris de chair volaient par toute la chambre. Très peu purent regagner la chambre, les autres évanouis ou assommés furent portés au lavabo et placés sous les robinets d'eau glacée : c'était le réveil ou la mort. Deux camarades peuvent attester la véracité de ce récit : Marc Manteau et Lucien Demarque.**

**Dans ce triste camp, il y avait une infirmerie gérée par un docteur allemand interné en camp de concentration depuis onze ans et qui en avait attrapé un peu de folie qui s'extériorisait en crises de folie ou d'amabilité, ces dernières étant plutôt rares. Il disposait d'ailleurs des médicaments nécessaires et était capable de soigner les malades quand il voulait bien s'en occuper, n'est-ce pas Gérard Pruvost. Tu dois te souvenir quand je venais profiter des gamelles que ton état de santé ne te permettait plus de prendre et que je risquais souvent les coups de matraque du sauvage infirmier polonais ?**

**Un jour ayant des anthrax très mal placés je réussis à entrer à l'infirmerie ; le toubib semblait m'avoir en sympathie : un jour il vient à mon lit et me donne un verre à boire ; je ne pus déterminer ce que c'était mais cela me parut délicieux et surtout me remonta terriblement. Dès son départ j'en fis part à mon ami Raymond l'italien qui roulait des yeux de désir. Nous ne pûmes en discuter longtemps car quoique blessé à un pied, il devait enlever les vases de ceux qui ne pouvaient quitter le lit ; il accomplissait sa mission en sautant sur une jambe. Cela lui donnait une petite ration supplémentaire mais à quel prix ? Il lui a fallu un rude tempérament pour résister.**

**J'étais assez satisfait d'être à l'infirmerie mais ce bonheur fut de courte durée. Un beau jour pris d'une crise subite notre toubib "vida" tout le monde sans distinction à coups de canne et de matraque. J'eus même l'arcade sourcilière fendue mais cela valait encore mieux que la piqûre, autre moyen de faire le vide. Début Janvier 1945 il y eut de nombreux cas de dysenterie très violentes et le 21 Janvier on rassembla tous ceux qui étaient atteints de ce mal terrible en les informant qu'on allait les diriger sur un lieu spécial pour les soigner et les guérir. J'apprends indirectement que leur guérison ne tardera guère car le docteur a signalé qu'ils partaient tous vers le four crématoire. Je ne puis plus en douter à présent car aucune famille de nos pauvres camarades n'a reçu de nouvelles. Quant aux autres malades classés inaptes au travail, ils ont été placés dans une chambre à part de l'infirmerie et froidement par une piqûre le docteur les tua.**

Tous ces morts par suite de leur maladie contractée par les privations, les tortures, les cruelles satisfactions des kapos, ce sont ces kapos qui en portent la lourde responsabilité. La faiblesse provenant du manque de nourriture, de cette pitance déjà réduite et sur laquelle ils prélevaient une grosse part. Un jour quatre russes ont eu le courage de se plaindre à l'officier S.S. de cette façon d'agir et une visite dans l'armoire du kapo justifiait pleinement la plainte. L'officier réprimanda très légèrement le kapo mais lorsqu'il fut parti une scène épouvantable se déroula. Le kapo Paul de la chambre 8, un lorrain, kapo de la chambre à Demarque et Manteau et quelques autres kapos des chambres voisines se réunirent. Les quatre russes furent battus à mort : deux expirèrent sous les coups, un troisième mourut sous la douche glacée ; et le quatrième fut lié par les poignets et le tronc au lit supérieur et resta ainsi pendu jusqu'à ce qu'il fut mort.

Le 18 Février 1945, au cours d'un rassemblement on tria tous les "maigreux" pour former un convoi soi-disant pour un repos de six semaines. Nous les avons repris au bout de ces six semaines au cours d'un transport par péniche en passant par l'île de Bart. Ils étaient dans un état épouvantable et leur nombre avait bien diminué. Les boches connaissaient bien le grand mot de "repos".

Le 28 Mars, à l'approche des russes tout le monde, sauf un français Jules MONTAIGNE, et une cinquantaine d'étrangers divers quitta l'île d'Usedom par péniche, reprit ce qui restait à l'île de Bart et nous primes la direction d'Elrich. Triste "transport" dans ces péniches dans les cales sans un brin de paille, sans couverture, sans nourriture et un petit bidon servant de WC sur lesquels il y avait toujours un occupant tant étaient nombreux ceux qui avaient la diarrhée. Un pauvre camarade qui n'avait pas su se retenir avait souillé le plancher de la péniche ; un de ces maudits kapos fou de rage s'est lancé sur lui et l'a obligé à nettoyer le tout avec la bouche. Cahin-caha nous avons quitté les péniches et embarqué dans les wagons par cent et cent vingt parfois, pour arriver à Elrich avec tous nos morts que nous avons dû débarquer avec nous. Quelle affreuse vision je garde de cette arrivée. D'autres convois arrivés avant nous avaient déposé leurs morts dans un coin et nous avons mis les nôtre à côté. Il n'y avait que des malades, des mourants.... la mort était partout. J'avais hâte de pouvoir quitter ces lieux : le four crématoire brûlait sans arrêt et s'avérait insuffisant. Des bûchers furent installés sur les côtés.

Nous couchions à 3 par couchette et je me souviens avoir passé 8 nuits avec Eugène Caron de Liévin et Robert Berthelot de Paris ; on ne savait pas comment se mettre et les côtes étaient bien douloureuses sur les planches mal jointes. En 3 jours nous avons reçu 3 gamelles de soupe infecte on nous

remet en wagon.... mais, grande joie chacun avait reçu un pain complet. Nous dévorons et mangeons rapidement car les voleurs sont en action. Notre pauvre Berthelot en fait la triste expérience et se voit dépouillé de son pain. Malgré notre faim nous coupons chacun une tartine et je vous assure que c'est là où peut se mesurer toute la beauté de la solidarité. Pour ma part, incapable de le manger de suite j'en mets un morceau dans un chiffon que je lie sur ma poitrine. Puis je me suis endormi d'un lourd sommeil de repus mais au réveil le pain avait disparu malgré toutes mes précautions. Certains excellaient dans le vol et n'avaient aucune pitié.

Jusqu'au 9 avril nous avons été ballotés de gare en gare. De temps en temps une halte pour rassembler les morts dans un wagon en queue de convoi et au passage d'un bois nous creusions des trous pour les enterrer.

Le 9 avril nous sommes arrivés à une gare proche du camp de Bergen-Belsen. Laisant des morts dans chaque wagon, nous avons pris le chemin du camp. Parcours interminable par des êtres affamés, déprimés, malades, des squelettes vivants. Beaucoup durent s'asseoir ou se coucher sur le bord de la route : les coups de revolver claquaient sans interruption mettant un point final au martyre de tous ces malheureux.... la veille de la Libération.

Brutes S.S. qui vivaient peut-être encore en toute quiétude, puisse le remords vous assaillir et les crimes de vos victimes troubler à jamais votre sommeil.

Et enfin est venu le jour tant espéré... 15 avril 1945 c'est la délivrance par les soldats anglais juste à point pour que quelques rescapés puissent aujourd'hui parler de l'île d'Usedom et des kommandos. Quelques décès survinrent encore après la Libération, j'en ai avisé directement les familles.

Rapatrié par camion, puis par avion jusqu'à Bruxelles où nous avons reçu un accueil inoubliable nous sommes arrivés à Lille le 28 avril 1945 où pas un chien ne nous attendait. Gloire et honneur aux déportés !!!

*Récit fait par Monsieur Roger FLAMBRY*

*né à Estrée-Wamin (62) le 07-03-1912*

*déporté du Train de Loos*

*Matricule 97985*

*Après son retour il était devenu Maire de Rebreuviette (62)*

*Commune où il est décédé en 1981*